

financement international Le nouveau directeur de la Grande Muraille verte est en colère

B.A.

Pour reverdir les terres, une clôture est souvent plus efficace que des centaines de plants, comme l'a expliqué Haïdar El Ali à la table de son salon. En traversant le paysage aride, nous voyons quelques clôtures de ce type : à l'intérieur, l'herbe arrive au genou ; à l'extérieur, il n'y en a plus. Il y a aussi beaucoup plus d'arbres à l'intérieur des clôtures. Les troupeaux de bétail en pleine croissance détruisent les sols du Sahel. Les vaches, en particulier, sont un problème. Elles sont les SUV du désert, sont élevées comme des symboles de statut social, mais mangent la précieuse végétation.

Une telle clôture présente d'énormes avantages, explique Amadou Issa, un homme âgé au visage osseux portant un turban. Il surveille une clôture qui entoure un terrain grand comme trois cents terrains de football et qui appartient aux quatre villages environnants. Grâce à la clôture, ils ont maintenant un surplus d'herbe qu'ils revendent à d'autres bergers.

Pour Amadou Issa, il y a une vie avant et une vie après la clôture. Avant, ils étaient obligés de quitter leurs maisons à la fin de la saison sèche. Ils parcouraient de longues distances à la recherche d'herbe pour leurs moutons, chèvres, ânes et bovins. Ils devaient dormir et cuisiner à la belle étoile et retirer les enfants de l'école. Désormais, les enfants vont en classe toute l'année.

Il n'a pas été précisé qui devait payer quoi

Dans le village d'Amadou Issa – et dans d'autres régions où l'on élève des clôtures –, c'est donc une tradition séculaire qui est en train de changer : les gens se sédentarisent, s'adaptant ainsi aux conséquences du changement climatique. Les nomades qui restent sont souvent très pauvres. Nous en rencontrons une partie, mais il est difficile d'engager la conversation, car ils sont toujours pressés. Sous un soleil de plomb, ils doivent parcourir des centaines de kilomètres sur leurs charrettes tirées par des ânes.

Oumar Abdoulaye Ba est l'un d'entre eux : sa famille aussi se déplaçait autrefois, à la recherche d'herbe, raconte-t-il. Oumar Abdoulaye Ba est l'actuel directeur de la Grande Muraille verte, et il est d'un type très différent de son prédécesseur : un informaticien zigzaguant en costume sombre, qui a de bonnes relations avec l'establishment politique – il a été conseiller du président. Il n'a pas de bons mots pour Haïdar El Ali, qui n'a même pas réussi à donner un poste de travail à tout son personnel.

Lorsque nous le rencontrons dans son bureau, il fait servir de la limonade et fait comprendre deux choses : premièrement, il est en colère. En colère contre ce qu'il appelle « le premier monde », en dessinant des pattes d'oie dans l'air avec ses doigts. Et deuxièmement, il veut enfin aller de l'avant et passer à la vitesse supérieure.

La colère d'Oumar Abdoulaye Ba est justifiée, car elle est liée à une grande injustice. En Afrique, plus de personnes mourront des suites du changement climatique que sur n'importe quel autre continent. Et ce, même si l'Afrique n'est responsable que de 2 à 3 % des émissions mondiales. Oumar Abdoulaye Ba estime que les pays riches doivent payer les pays plus pauvres pour les dégâts causés par leurs usines, leurs avions et leurs systèmes de chauffage. C'est ce qui a été négocié lors de la conférence sur le climat de Charm el-Cheikh, qu'il a quit-



tée prématurément, par frustration. Il a été décidé de mettre en place des fonds de compensation, mais il n'a pas été précisé qui devait payer quoi.

L'argent qu'Oumar Abdoulaye Ba a reçu jusqu'à présent pour la Grande Muraille verte ne va nulle part. En fin de compte, il doit sauver des vies humaines. « Et pour cela, il faut une infrastructure qui fonctionne, il faut de l'eau et de l'électricité ! » Oumar Abdoulaye Ba s'emporte passablement, parle fort et vite. « Rendez visite à l'une des nombreuses mères adolescentes, une fille de 12 ans qui a déjà un enfant et qui est maintenant enceinte du deuxième. Regardez cette fille dans les yeux et dites-lui de ne pas abattre l'arbre devant sa maison, dont elle a besoin pour préparer le repas de sa famille. Je leur dis une chose : elle ne laissera l'arbre devant sa maison que si on lui fournit une autre forme d'énergie pour cuisiner. »

L'argument d'Oumar Abdoulaye Ba paraît évident : il faudrait d'abord sortir les gens de la pauvreté avant de pouvoir reverdir des terres à grande échelle. Oumar Abdoulaye Ba est irascible, mais c'est aussi un homme de chiffres. Il dit qu'il vient d'investir 2 millions de dollars pour enfin faire collecter des données fiables : pluies, nature du sol, densité de population, etc. Il veut d'abord établir les bases, et ensuite, construire : des centrales électriques, des puits, des systèmes d'irrigation.

Une sorte de pédale d'accélérateur Pendant que Haïdar El Ali sillonnait le pays et rendait visite à des milliers de nomades et de paysans, Oumar Abdoulaye Ba essayait de développer des stratégies sur ordinateur. Aussi différents que soient le directeur et son prédécesseur, ils sont confrontés au même problème : le temps leur est compté. Chaque année, 40.000 hectares se désertifient au Sénégal, mais on en reboise seulement la moitié, explique Oumar Abdoulaye Ba. Pour mettre fin à ce gri-

gnotage des terres, il faut de l'argent : l'argent des pollueurs. « Le monde n'a pas le choix : soit nous plantons ces arbres ensemble, soit nous disparaissions ensemble », lance-t-il.

La communauté internationale a désormais compris que la Grande Muraille verte se développait trop lentement et que les pays riches devaient payer davantage. Il y a deux ans, ils ont créé un outil appelé Accelerator, une sorte de pédale d'accélérateur. Le président français Emmanuel Macron et d'autres chefs de gouvernement ont promis 14,3 milliards de dollars (13,4 milliards d'euros) pour la Grande Muraille. Depuis, d'autres organisations se sont jointes à eux et le montant promis est passé à 19 milliards. C'est beaucoup plus d'argent que ce qui était disponible jusqu'à présent. Mais cela ne suffit pas. Si l'on veut atteindre les objectifs de la Grande Muraille verte d'ici à 2030, il faudra presque doubler ce montant.

Le projet a-t-il une chance d'aboutir ? Après avoir passé quelques jours dans la

station de Widou, nous restons peu optimiste. Nous aimerions croire à la Grande Muraille verte, mais beaucoup de choses ne vont pas dans ce sens. Il y a certes les zones clôturées, les nombreux jeunes motivés et les nouveaux flux financiers. Mais il y a aussi les voitures défectueuses et les jeunes pousses qui se dessèchent. Et tout le reste qui ne fonctionne pas. Un groupement de femmes à Mbaye Awa doit abandonner son jardin potager parce que le puits qui l'irrigue est cassé. Un groupement de femmes à Widou veut transformer les fruits des dattes du désert en huile, mais la machine pour le faire prend la poussière dans un hangar, parce que le technicien est trop cher. Dans la réserve de Koyli Alpha, des tortues ont été relâchées pour favoriser la biodiversité, mais la plupart sont mortes. Les gardes qui y travaillent se plaignent de ne pas avoir été payés depuis des mois. Et le puits qui a été creusé ne suffit pas à nourrir les plantes, les animaux et les hommes.

La bataille pour l'eau

Nous voulons nous faire une idée de la muraille et nous rendons dans le district de Louga, au nord du Sénégal. Au nord de Dahra, nous quittons la route goudronnée pour des pistes de sable qui traversent un paysage toujours identique d'herbes brunes et d'arbres solitaires. Pendant la journée, il fait 40 degrés, parfois plus. Une fois par an, il pleut, parfois quelques semaines, parfois quelques jours seulement. Mais alors, avec une telle intensité que l'eau emporte la terre.

Un haut château d'eau apparaît. Les longues files d'attente devant les fontaines montrent à quel point l'eau est précieuse et rare. Cela fait trois heures qu'elle fait la queue, explique une jeune femme qui parcourt chaque jour 18 ki-

lomètres avec sa calèche rudimentaire pour venir remplir son réservoir. Widou est l'un des plus grands avant-postes de la Grande Muraille verte. Le village est dirigé par un sergent qui ne se déplace plus qu'à pied : toutes les Jeep du poste sont en panne sèche et ne peuvent plus être réparées. Le fait qu'ils n'aient pas de véhicule est un problème, car les plants devraient être transportés et plantés sur plusieurs kilomètres. Ils sont soigneusement alignés dans la cour. Ils risquent de mourir. Le sergent accueille chaque matin une cinquantaine de jeunes, certaines et certains ayant déjà marché deux heures. Ce sont des employés de la Grande Muraille verte : ils ont élevé les plants, ils les arrosent, en plantent quelques-uns là où ils

peuvent aller à pied avec les arrosoirs. Anta Ndiaye, une jeune femme de 22 ans, s'occupe des baobabs : ce sont les arbres préférés d'Haïdar El Ali, explique-t-elle. Tout le monde ici le connaît et le vénère. Il est passé de temps en temps, et a même participé aux travaux. « Mais qu'a-t-il accompli en tant que directeur de la Grande Muraille verte ? », demandons-nous à Anta Ndiaye. La Grande Muraille verte est une bénédiction pour elle, et pour tout le village. Autrefois, le village connaissait de nombreux problèmes : alcool, disputes, vols de bétail, voyages dangereux vers l'Europe pour les jeunes. Désormais, cela n'existe presque plus. Mais il serait faux de croire que la Grande Muraille verte offre à Anta Ndiaye une vie sans

L'argument d'Oumar Abdoulaye Ba paraît évident : il faudrait d'abord sortir les gens de la pauvreté avant de pouvoir reverdir des terres à grande échelle. © SEYLOU DIALLO/APP.



Le monde n'a pas le choix : soit nous plantons ces arbres ensemble, soit nous disparaissions ensemble

Oumar Abdoulaye Ba
Nouveau directeur de la Grande Muraille verte

”

ABONNÉS



Sur notre site, cet article dans son intégralité et un reportage vidéo sur la Grande Muraille verte.